

L@ lettre Tourangelle

mars 2020



Edito

Cette première lettre tourangelle de l'année s'attache à rendre compte des événements animés par la délégation de l'Association Cause freudienne VLB au cours du dernier trimestre 2019. Ils s'inscrivaient dans la perspective des 49èmes Journées de l'École de la Cause freudienne, qui se sont déroulées les 16 et 17 novembre à Paris, sous le titre : « *Femmes en psychanalyse.* »

Chaque auteur se fait ici l'écho d'un moment vivant de l'enseignement de la psychanalyse lacanienne, orienté par les travaux de ces Journées, à Tours comme à Châteauroux.

Dans le cadre du Séminaire clinique de Touraine, Laure Naveau extrait pour nous les éléments significatifs d'une conférence passionnante proposée le 21 septembre par Marta Serra Frediani, psychanalyste à Barcelone : « *Femmes en analyse ; Rêves de transfert.* ».

Le 9 novembre, Valérie Binard et Yves Girard qui animaient la réunion de rentrée des cartels

se font l'écho de ce bel après-midi. Solenne Albert, psychanalyste à Nantes a proposé une intervention intitulée : « *Les femmes et les semblants.* ». Deux cartellisantes ont témoigné des effets de leur travail en cartel.

Enfin, Hélène Girard nous fait revivre la discussion animée qui a eu lieu le 12 octobre à Châteauroux autour du très beau film d'Alain Resnais « *Hiroshima mon amour.* », présenté dans le cadre du cycle « Cinéma et psychanalyse ».

Nous vous souhaitons une très bonne lecture.

Marta Serra-Briole : Rêves de transfert – la « compulsion de séduction »

par Laure Naveau

Une AE de l'AMP, de Barcelone à Tours

C'est bien de cet amour si particulier, celui « qui résulte de la situation analytique », et aussi, qui en permet l'effectuation, dont Marta nous a donné un époustouflant témoignage ce samedi 21 septembre de rentrée du Séminaire clinique à Tours.

Qu'est-ce qu'une AE, sinon précisément une analyste ayant franchi ce point d'indicible, et qui ose exposer, avec une logique qui rend joyeux l'auditeur, l'effectuation de son analyse « sous transfert » et son point de finitude, démontrable ?

C'est ce que Marta a réalisé pour notre plus grande satisfaction, celle qui s'obtient dans un gain de savoir inédit, et nous l'en remercions chaleureusement.

Au commencement était l'amour.

Et Marta en donne les coordonnées précises en trois moments-clés, trois temps logiques donc, et qui s'appuient sur des rêves – démontrant ainsi l'usage qui peut être fait du rêve dans une cure lacanienne digne de ce nom :

- 1- celui de la mise en place du transfert, l'analyste étant alors l'objet cause du désir de l'analysant ;
- 2 - celui de la traversée du fantasme – de l'objet cause (du désir) à l'objet plus-de-jouir ;
- 3 - et celui de la fin de l'analyse – l'acte d'assumer le désir de conclure et de faire la passe.

Que m'arrive-t-il ?, semble-t-elle dire tout d'abord à son analyste, alors qu'un rêve lui indique son désir d'être désirée ... par Lacan, sous le regard de son analyste, plutôt que d'être, elle, désirante.

L'interprétation princeps de celui-ci va aider l'analysante à entrer dans la danse du travail analytique : « Je vous remercie du lieu que vous m'avez donné. » Celui de témoin, certes, mais aussi, sans aucun doute, celui d'interprète.

Car il la compléta plus tard de celle-ci : « Ma petite chérie, pourquoi vous ne chercheriez pas un amant, et ainsi, nous pourrions parler d'autre chose ? »

Ce fut sa première fiction construite en analyse, créative, et pas seulement « compulsion de répétition », comme Lacan a pu définir le symptôme. Puisque l'analysante créait bien les conditions de son symptôme, « l'impossibilité de n'aimer qu'un seul homme », mais sous transfert cette fois-ci. Elle offrait son corps, se créait comme désirable, pour « fixer l'analyste à la place de désirant », tout en créant les conditions de l'avènement de l'inconscient comme « réalité sexuelle ».

L'analyste, qui accueille cela, crée les conditions analytiques pour « produire ses signifiants primordiaux », et ajouterais-je, pour faire passer la jouissance à la comptabilité. Cette période, nous dit Marta, dure dix ans, et produit une certaine satisfaction.

Puis vient l'angoisse. Et un nouveau rêve de transfert, qui met encore le corps sexué en jeu, avec l'analyste cette fois-ci. Plus possible de continuer l'analyse, dans le rêve ... mais, en même temps, réintroduction de la position analysante, mais du côté du fantasme : vouloir être regardée, désirée, et ne pas pouvoir aimer un seul homme, alors-même qu'elle est sur le point de se marier avec l'homme de sa vie.

Vient alors ce formidable Witz, qui fut l'objet du premier témoignage de Marta en tant qu'AE, celui qui a fait passer le « jambon », signifiant maternel, de son enfance, interprété comme livre de chair donnée au père, au « Jam bon » qu'est son analyste, comme objet a du fantasme.

Enfin, un jour, l'analysante cesse de croire à son fantasme, et de vouloir en garder la jouissance pour elle seule. Elle sort de ce qu'elle appelle « sa compulsion de séduction », cesse de vouloir changer d'analyste, et s'engage à aborder avec lui ce qui se passait pour elle.

C'est un acte, l'acte de terminer son analyse, et de n'en sortir que pour s'engager dans la passe.

Retour sur « Les femmes et les semblants », une conférence de Solenne Albert

par Valérie Binard



Sous le titre *Les femmes et les semblants*, Solenne Albert, psychanalyste à Nantes, a proposé une formidable introduction à l'après-midi de l'Intercartels qui a eu lieu à Tours le 9 novembre et aux Journées de l'École de la Cause Freudienne, intitulées *Femmes en psychanalyse*, qui se déroulaient à Paris le 16 et 17 novembre.

A son titre, Solenne Albert ajoutait cette phrase de Lacan : « Femme couleur d'homme et homme couleur de femme », indiquant « qu'être homme ou femme ne suit pas le sexe biologique, mais qu'il s'agit de se référer à la structure, c'est-à-dire à la jouissance propre à chaque sexe », ces deux formes de jouissances masculines et féminines étant distinctes et séparées. Rien n'empêche les hommes de se ranger côté femme et inversement. Lacan nous enseigne que « côté femme, il faut en passer par l'amour, en tant que l'amour parle, que l'amour n'est pas pensable sans la parole. »

Solenne Albert nous rappelle qu'aimer c'est donner ce qu'on n'a pas, « on ne peut le faire qu'en parlant, parce que c'est en parlant qu'on donne son manque à être. » Dans la position féminine, la demande d'amour a « une visée d'infini » si bien que « le ravage est l'autre forme de l'amour ». Les paroles dévastatrices d'un partenaire peuvent conduire une femme en analyse...

La Femme n'existe pas, cette proposition lacanienne, Solenne Albert la déplie pour nous faire entendre que s'il n'existe pas de signifiant pour dire ce qu'est une Femme, les femmes existent bien une par une, qu'elles sont « incomparables » et qu'elles doivent inventer, de façon singulière, leur manière d'être femme.

C'est l'Autre Femme qui surgit à l'endroit même où manque le signifiant de la féminité et à laquelle une femme se compare dans le vif de sa plainte et de sa souffrance.

Solenne Albert indique comment elle peut trouver dans le cabinet du psychanalyste un lieu pour déposer un secret trop douloureux et viser un bien dire concernant la jouissance mortifère qui l'encombre, l'empêchant de vivre et d'assumer son désir.

L'Intercartels du samedi 9 novembre à Tours

par Yves Girard

Jacques Lacan a situé l'analyse, le contrôle et le cartel comme les trois instances dans son Acte de fondation. Un Intercartels s'est tenu à Tours, moment de rappel que les ACF sont dédiées à l'étude de la psychanalyse avec l'instrument du cartel, en lien avec l'Ecole.

Solenne Albert, membre de l'ECF à Nantes, a introduit ce moment de travail par son intervention sur « Femmes et semblants » : elle nous a éclairés sur l'importance des semblants et du bien-dire, lorsque leur mode de jouir place davantage les femmes du côté du Réel.

Elle a poursuivi en proposant une lecture des travaux de deux cartellisantes. Pour le texte de Jocelyne Haffner « L' Oedipe : une voie pour en sortir », elle a souligné comment on s'appuie sur l'enseignement de J. Lacan pour accompagner un petit sujet qui refuse d'être « prise comme objet du désir de la mère, sans pouvoir bénéficier de la parole du père pour traiter le discours de la mère. » (Séminaire V)

A partir du texte d'Annie Berton, « Le savoir et la jouissance », S. Albert s'est appuyée sur le Séminaire XXIII pour commenter « le laisser tomber du rapport au corps » de certains sujets en prise avec leur être de déchet.

Cet après-midi des cartels a été la démonstration que le désir de savoir pour chacun est orienté par les voies d'un transfert de travail.

Hiroshima mon amour

par Hélène Girard



Le cycle cinéma et psychanalyse a fait sa rentrée le samedi 12 octobre à Châteauroux, avec ce remarquable film, qui signe la rencontre de deux artistes : Alain Resnais, cinéaste et Marguerite Duras, écrivaine. Si l'on retient surtout le texte durassien, c'est sans doute grâce au talent du cinéaste qui fait le choix de ne montrer que peu d'images, rendant ainsi le spectateur sensible aux dialogues. D'emblée, nous sommes au cœur de l'histoire, dans la chambre des amants. On ne connaît pas leur nom, lui c'est le japonais, elle, la française, de passage à Hiroshima pour le tournage d'un film. Elle doit repartir

le lendemain, ils ont deux jours pour s'aimer. De cette rencontre des corps va émerger pour cette femme le souvenir d'une histoire d'amour ancienne, à la fin de la guerre, à Nevers, lorsqu'elle a été folle d'amour.

À l'issue de la projection, nous avons eu la chance de converser avec Omaïra Meseguer, psychanalyste, membre de l'ECF et co-directrice des JE49 sur Femmes en psychanalyse. La discussion a été orientée par la question que pose le thème de l'année: « Que sait une femme? ». Alors que sait-elle, Duras ?

Elle sait, nous dit O.Meseguer, « que les femmes sont des âmeuses et que dans cette quête de l'amour, elles peuvent se perdre. Elle sait ce qu'une femme peut traverser lorsqu'elle est emportée au-delà d'elle-même, au-delà du couple, dans cette proximité avec ce qui ne peut se dire, mais s'éprouve. » Toute l'œuvre de Duras est traversée par cette quête de l'innommable, affine sans doute de la jouissance féminine et qui fera dire à Lacan qu'elle sait, sans lui, ce qu'il enseigne.

Regarder Hiroshima mon amour relève de cette même expérience, c'est au-delà des mots, de la compréhension, c'est la rencontre avec un style, avec un éprouvé, ça touche au plus profond.

Le titre, Hiroshima mon amour, est déjà une formule qui percute. L'amour est associé à une catastrophe, à une bombe, ce qui évoque d'emblée le ravage tel que Jacques-Alain Miller a pu le définir, à savoir, être dévasté, comme un pillage qui s'étend à tout sans limites, une douleur qui ne s'arrête pas. Ainsi, l'oxymore de ce titre nous livre le fil à suivre pour saisir ce qui peut être en jeu, dans l'amour, pour une femme. Le film tout entier est construit sur des contradictions, faisant saisir le mouvement incessant entre pulsion de vie et pulsion de mort. Il n'est pas question ici de comparer la grande histoire d'Hiroshima, ce drame collectif, à l'histoire singulière d'une jeune femme de Nevers, mais plutôt de repérer le point commun, qui touche à la question de l'oubli, nécessaire et terrible à la fois.

Hiroshima est la ville de l'oubli, indispensable mais si terrifiant. Ce film raconte comment un passé refoulé reprend sa place dans le présent d'une jeune femme. L'étreinte amoureuse s'avère déroutante pour la femme française, car après la nuit d'amour, c'est le souvenir d'un autre amour qu'elle revit. Les dialogues sont sublimes, tant ils parviennent à traduire le déchirement, la douleur de l'indicible et mettent en lumière ce dont cette femme n'a pu se séparer, lorsque son premier amant est mort, dans ses bras. Cette histoire est celle d'une femme bouleversée par un amour sans limites, « mariage avec la puissance d'une jouissance inouïe, avec une certaine folie également », nous dit O. Meseguer. « Tu me tues-tu me fais du bien », célèbre réplique du film, formule étrange que la jeune femme répète à son amant, et qui témoigne selon O.Meseguer, de ce désir de traverser une limite, un pousse vers un déchirement. Duras sait traduire remarquablement la jouissance féminine, cette jouissance illimitée et étrange qui peut déborder une femme jusqu'au ravage parfois. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d'entendre un témoignage aussi percutant, et loin d'être pessimiste, il nous offre un plus de vie, car il reconnaît la possibilité d'une vie après les plus grandes catastrophes, si l'on veut bien consentir à savoir quelque chose de nos contradictions.

Agenda

7 mars à 9h30

Séminaire des 7 séances de Laure Naveau

7 mars à 14h30

Séminaire clinique de Tours

« Le sentiment de la vie dans le psychose »

Invité : Damien Guyonnet

Université des Tanneurs, amphi 1

14 mars à Lyon

3ème journée d'étude de la FIPA

(Fédération des institutions de psychanalyse appliquée)
« Qu'attendre d'un traitement court ? La psychanalyse
comme boussole ».

21 mars à 14h

Cycle « Cinéma et Psychanalyse » à Châteauroux

« Mulholland Drive » de David Lynch

En présence de Camilo Ramirez

16 mai à Paris

2ème journée du CERA

(Centre d'étude et de recherche sur l'autisme)
« Autisme et lien social »